

# Le nomadisme des ruches

Devant son écran, Francesco Panella se désolait de ne pas pouvoir nous accueillir à Novati Ligure, au pied des Apennins. Confiné par ses ruches, cet apiculteur italien au long cours dresse un tableau qui n'a rien de réjouissant. « Le changement du climat, je le vois et je le vis au quotidien, expose le président de l'association européenne Beelife. Le point de bascule a été atteint il y a cinq ans. Chaque année est pire que la précédente en termes de production. Quand j'ai commencé ce métier en 1975, chaque ruche produisait en moyenne 40 kilos de miel. Nous sommes à la moitié aujourd'hui. Pour le miel d'orange, dans le Sud, on était à 60 kilos. On s'estime heureux quand on en produit 10. Le monde végétal est en crise et les ruches ont des difficultés énormes à s'adapter si on ne les aide pas à se nourrir en hiver. Mais cela ne suffit pas non plus... »

Comme dans la plus grande partie du pourtour méditerranéen, le cycle vital des abeilles a changé dans le Piémont. Les tilleuls ou acacias fleurissent de manière précoce avec les hivers doux. En état de stress hydrique, ils sécrètent une très faible quantité de nectar : « Lorsque les collines deviennent blanches, c'est magnifique, s'exclame Francesco Panella. C'est avec cette fleur que les abeilles se nourrissent et que je nourris aussi ma famille. Mais cette vision est désormais trompeuse puisque la quantité de nectar est à présent très limitée. Cette ressource semblait disponible à l'infini avec des niveaux différents selon la saison et le climat. Ce que l'on observe là est inédit. »

Sur l'ensemble de l'Italie, la production de miel d'acacia a été réduite à néant en 2019 en raison de la succession d'événements climatiques extrêmes (tempêtes, inondations, grêle, etc.). Les pertes des apiculteurs pour ces seuls miels-là s'élevaient à 73 millions d'euros.

On déplace les ruches sur l'acacia, le châtaignier, le tilleul ou même le robinier... »

Etienne Brunneau, directeur du Carif

La crise climatique affecte durement les rucheurs dans le sud de l'Europe. Dans le nord, les butineuses s'adaptent mieux. La transhumance des ruches devient une dimension clef pour polliniser des cultures.



Pour dépasser une forme d'impasse qui pourrait dominer en Europe, à l'heure du Covid et dans un monde apicole souvent replié sur lui-même, les partages d'expérience sont autant de fenêtres despoir ouvertes sur l'avenir. Initié par les associations belges Maya et Carif, à l'automne 2020, un webinaire international a permis à des experts des quatre coins du monde de relayer leurs constats, grattes ou attentes face aux défis transversaux auxquels ils font face : crise climatique, érosion de la biodiversité, impacts des pesticides, adulteration du miel par des pratiques frauduleuses...

« Il faut bien se rendre compte que l'alimentation de l'abeille dépend de la flore et que celle-ci offre du pollen et du nectar si les conditions climatiques le permettent, souligne Etienne Brunneau, directeur du Carif, à Louvain-la-Neuve. De la même manière, les pollinisateurs notent si le climat le permet aussi. C'est une double condition systémique. Le problème se présente lorsque les moteurs de développement ne sont pas les mêmes pour les plantes et pour les pollinisateurs. Dans ce cas, la rencontre risque de ne pas avoir lieu et les deux espèces s'en trouvent pénalisées. Dans des milliers et des milliers de cas, nous ne sommes pas vraiment que des signaux environnementaux et génétiques les plantes et les pollinisateurs utilisent pour gérer cette synchronie. »

Signe de l'évolution des pratiques apicoles et de l'adaptation à la crise climatique, les ruches européennes se déplacent de plus en plus sur les lieux de floraison au moment où celles-ci se produisent. En espérant que les abeilles soient à maturité au printemps : « Les transhumances sont de plus en plus fréquentes en Belgique, poursuit notre interlocuteur. On déplace les ruches sur l'acacia, le châtaignier, le tilleul ou même le robinier. Cette forme

d'adaptation permet de limiter, en termes de production et de pollinisation, les impacts de la variabilité climatique. »

Fait caractéristique : la variabilité des miellées est désormais plus grande. Sur ces vingt dernières années, la production moyenne de miel se situe autour de 27 kilos par ruche en Wallonie selon les statistiques du Carif. Avec des écarts à la hausse ou à la baisse de 40 % selon les années. Cette moyenne masque cependant des différences importantes en fonction des sous-régions. Les Ardennes, par exemple, affichent une meilleure situation productive que les autres.

« On vient de faire deux très bonnes années, concède Jocelyne Collard, apicultrice à Bastogne et présidente de la fédération royale des rucheurs. Ici, c'est devenu le paradis pour les abeilles. Il n'y a quasi plus de gel au printemps, de l'humidité en suffisance, une chaleur supportable et peu de cultures avec des produits chimiques nocifs pour l'abeille. On a quinze jours de retard sur les autres régions en matière de floraison, mais c'est bien car nos colonies sont très populeuses. »

Cette situation ardennaise témoigne du mouvement de remontée vers le Nord. En France, la production de miel a drastiquement chuté ces dernières années dans les régions du Sud. « Outre la question climatique, le vieillissement du secteur et les coûts de fonctionnement expliquent en partie ce phénomène d'une production de miel qui a été divisée par trois, expose le consultant Gilles Katta, ancien président d'Apimondia. Les charges économiques pour produire un kilo de miel en France oscillent de 4 à 10 euros, à l'heure où les négociants qui alimentent les grandes et moyennes surfaces préfèrent acheter du miel chinois à un euro, souvent fraudé. »

Sur une crête, les apiculteurs doivent être réactifs par

Signe de l'évolution des pratiques apicoles, les ruches se déplacent de plus en plus en Belgique.

L'Europe va dans la bonne direction sur les fossiles mais sur l'agriculture, il manque une vision et un vrai débat public et social »

Francesco Panella, président de Beelife

rapport à l'état sanitaire de leur colonie en raison de la globalisation des parasites (varroa, loque américaine, etc.) ou de la charge d'intrants qui réduit sou-

vent les ruches au silence : « On est supposé être dans une mouvance verte, poursuit Gilles Katta. Cependant, le nombre de molécules de pesticides continue d'augmenter alors qu'il devrait bien sûr diminuer. C'est le grand écart entre les textes et le terrain. Les dérogations accordées en France aux betteraies pour utiliser des néonicotinoïdes représentent une énorme marche arrière. »

Même si les choses semblent mal engagées, l'espoir des apiculteurs européens réside dans la capacité de la future révolution verte. « L'Europe ou dans la bonne direction sur les fossiles mais sur l'agriculture, il manque une vision et un vrai débat public et social, remarque Francesco Panella. Le dernier compromis avec le Parlement européen offre peu de perspectives à notre secteur. »

Pour Etienne Brunneau, qui représente les apiculteurs européens dans les discussions liées à la Pac, « il est utile de rappeler que les pays les moins développés sur le plan agricole sont les plus intéressants sur le plan apicole. De notre point de vue, la Slovaquie demeure une source d'inspiration. Il y a un respect et une prise de conscience du rôle des pollinisateurs incroyables. Les Slovaques ont demandé une clause conservatoire pour rentrer dans l'Europe. »

Bioindicateur par excellence de l'état de l'environnement, l'abeille ne peut plus faire les frais d'une fuite en avant techno-agricole productiviste pour ses défenseurs. « C'est notre meilleure alliée dans la nature pour nous dire comment celle-ci se porte, souligne Jocelyne Collard. Le miel que nous offre une ruche bien soignée, c'est de l'amour en pot. Et chaque personne qui en mange devrait pouvoir raconter l'histoire de cette ruche pour mieux nous relier à la nature. »

Christophe Schuone



Belgium a obtenu le premier dossier de reconnaissance agricole en Wallonie pour élever des chapelets d'abeilles et récolter notamment du pollen destiné à différents usages.

# La naissance de l'api-agriculture

Une odeur de peinture fraîche flotte à l'étage de l'atelier de Beelgium. Dans ce hangar situé à l'arrière d'une ferme à Les Isnes, (Gembloux), en Brabant wallon, Mathieu Decoster et Pierre Antoine Couvreur peaufinent des ruches qui essaieront bientôt, aux quatre coins de la Wallonie. Porteurs d'un nouveau projet apicole lancé en pleine crise du Covid, les deux agronomes savourent un temps de pause autour du poêle de l'atelier pour retracer leur histoire.

« Nous sommes très peu d'apiculteurs professionnels en Belgique, à peine une dizaine pour neuf mille amateurs », remarque Pierre-Antoine. Lorsque je suis revenu de l'étranger après avoir exercé mon métier d'agronome au Congo, au Gabon et en Papouasie Nouvelle-Guinée, j'ai eu envie de renouer avec l'apiculture que je pratique depuis l'adolescence. »

Comparez de faculté agronomique, Mathieu s'associe alors avec Pierre-Antoine pour créer Beelgium. Une nouvelle aventure api-agricole est née. Unique en son genre : « Nous sommes le premier dossier de reconnaissance agricole en Wallonie avec un cheptel d'abeilles !, souligne-t-il.

Notre innovation repose notamment sur la récolte et le processus de transformation du pollen local. Ce pollen, avant le développement de notre activité, devait être importé et était peu traçable. Nous nous sommes notamment inspirés de ce qui se faisait en France en développant, avec l'aide d'une entreprise de travail adapté, des trappes à pollen spécifiques pour nos ruchers. »

Doté de nombreuses de vertus alimentaires pour les humains, le pollen sert avant tout de protéine pour les larves et la fabrication de gelée royale par les nourrices. Mais son prélevement « raisonnable » n'affaiblirait pas les colonies, selon les tests effectués par Beelgium, qui possède une cinquantaine de ruchers (462 ruches) sur le territoire wallon.

« Pour récolter ce pollen, nous avons passé des accords avec des agriculteurs afin qu'ils plantent différentes fleurs d'inter-cultures comme la placelle, expose Mathieu. Ce métamisme, qui prévoit le retour de cette biomasse au sol après la floraison, participe à une agriculture de régénération. Nous aurons produit une tonne de pollen la première année. Au-delà de ce pollen, nous vendons des colonies d'abeilles noires ou de buckfast, nous récoltons et transformons les produits classiques de la ruche comme le miel ou la gelée royale. »

Véritables nomades apicoles, Mathieu et Pierre-Antoine travaillent sur une vingtaine de sites itinérants à côté des treize ruchers permanents et se disent pleinement confiants après une première année de fonctionnement. « Notre activité nous demande une grande réactivité, sept jours sur sept, lors des floraisons », remarque Pierre-Antoine. Avec la plus grande variabilité climatique, cette tendance de transhumance se développe. Notre expérience nous démontre que les rendements apicoles sont désormais bien supérieurs qu'ailleurs dans le Sud de l'Europe. De ce point de vue, les changements climatiques nous sont plutôt favorables. Et comme l'agriculture s'adapte à la crise climatique, nos abeilles butinent de nouvelles variétés de fleurs. Les grosses zones de production de miel se situent désormais vers la Loire et nous voyons arriver ici le tournesol et la moutarde. »

Confrontés à différents freins techno-administratifs depuis leur lancement, les jeunes associés attendent des pouvoirs publics wallons et des acteurs qui représentent le monde apicole qu'ils puissent enfin valoriser

**La situation est ubuesque : il n'y a toujours pas de miel bio en Wallonie ! »**  
Pierre-Antoine Couvreur, Beelgium

## Cambodge : la partie émergée de l'iceberg

Biologiste de formation, Eric Guérin est consultant en apiculture et conservation des abeilles sauvages au Cambodge.



« Même si certaines espèces sont en forte régression, l'Asie bénéficie encore d'abondantes populations d'abeilles mellifères sauvages et dans l'ensemble, les écotypes d'Apis cerana semblent encore assez bien préservés. L'espèce a été jusqu'à ce jour relativement épargnée par les programmes de sélection et d'hybridation qui ont contribué à fragiliser les populations en Europe. Les colonies d'Apis cerana, qui échangent en permanence du matériel génétique avec les colonies sauvages, sont plus résilientes aux stress environnementaux. La préservation de la variabilité génétique des abeilles mellifères d'Asie sera très probablement cruciale pour leur adaptation au changement climatique. La flore mellifère sauvage est aussi en forte régression en raison de la déforestation, mais elle demeure localement abondante et de nombreuses plantations permettent des niveaux de production élevés : des rendements de 60 à 80 kg par ruche n'ont rien d'exceptionnel en apiculture intensive. »

Il n'est pas facile d'obtenir des chiffres fiables sur l'emploi des pesticides dans la région et l'impact des pesticides en Asie du Sud-Est sur les abeilles en général et l'apiculture en particulier est assez mal documenté. Je ne sais pas si les quantités de pesticides employés sont quasi dramatiques en Europe mais leur progression est vertigineuse ici. Les importations légales de pesticides au Cambodge ont par exemple été multipliées par dix ces dix dernières années. Ces importations légales constituent la partie émergée de l'iceberg. Le faible niveau de connaissance des agriculteurs et de contrôle par les gouvernements favorise l'emploi des pesticides les plus toxiques... » ●

Le miel bio en Wallonie : « La législation prévoit que les ruches doivent être localisées dans un périmètre de 3 kilomètres sans cultures conventionnelles pour que le miel soit labellisé bio, explique Pierre-Antoine. Cette situation est ubuesque : d'une part, on importe du miel bio français ou d'ailleurs dont les législations nationales ne sont pas aussi contraignantes que la législation wallonne. D'autre part, personne, pour le moment, ne peut nous sortir une carte précise de localisation des cultures qui nous permettrait d'avoir une vision claire de la situation. Le résultat, c'est qu'il n'y a toujours pas de miel bio en Wallonie alors que nos productions contiennent souvent moins de résidus que certains produits bio importés. » ● Ch. Sc.

# Congo : de la menace de la déforestation

Agro-vétérinaire, Olivier Baadianga travaille en République démocratique du Congo pour Apif-Congo, une jeune organisation d'encadrement au développement par l'élevage de l'abeille.



« Nous avons dans nos régions des populations d'abeilles encore en forme capables de faire face aux menaces et aux attaques extérieures. A ce jour, l'impact des parasites demeure limité au Congo par rapport aux pays industrialisés. Ceci peut s'expliquer par le fait que l'abeille africaine trouve encore dans son environnement les éléments qui lui permettent de faire face aux menaces à l'heure où les pollinisateurs sont fragilisés dans leur environnement, en Europe en particulier. Si nous voulons éviter une rupture des échanges entre les abeilles et leur environnement, notre rôle d'apiculteur sera de veiller à trouver un point d'équilibre entre la productivité et le bien-être des ruchers, notamment en limitant les pesticides. Au Congo, la principale menace sur l'abeille réside aujourd'hui dans les feux de brousse et la déforestation, qui détruisent notamment les ruches sauvages. Les soubresauts des changements climatiques impactent aussi l'activité apicole dans la mesure où les variations de la température et des précipitations apportent des perturbations dans la floraison et dans les activités régulières des abeilles dans la ruche. Pour y remédier, les apiculteurs tentent de s'adapter en modifiant les périodes des opérations apicoles, en déplaçant des ruchers, les lieux de chasse et la réduction ou l'augmentation du nombre de ruches. Les conséquences sont significatives pour l'apiculteur au moment de la récolte. Il peut désormais lui arriver de vivre des saisons blanches. Conscients de ce phénomène, certaines associations se



mobilisent pour soutenir la protection des réserves naturelles et des initiatives de reboisement, financées par des porteurs occidentaux. Ces programmes d'apiculture dans le Sud devraient intégrer une vision globale pour répondre aux besoins de ces populations en intégrant tant les dimensions liées aux changements climatiques qu'aux pollutions et aux inégalités. Les bénéfices liés à l'utilisation de la forêt, qui est un bien commun, ne sont pas répartis équitablement dans certaines provinces de la RDC. Cette situation n'est pas évidente à gérer car souvent l'apiculteur est expulsé avec ses ruches et condamné à abandonner son métier. » ●

Dans le Sud, la récolte de miel sauvage est une pratique courante menacée par la déforestation.

« Nous avons voulu mettre l'accent sur le caractère choquant de la situation. C'est pourquoi nous avons choisi – en concertation avec nos alliés ouest-africains – de soutenir une éleveuse ouest-africaine et un éleveur européen qui subissent de plein fouet une surproduction laitière qui leur est largement imposée. L'image choisie est certes dure, mais elle évoque une réalité qui l'est plus encore. Cela étant, la question posée par l'article est pertinente : comment sortir des stéréotypes racistes et déconstruire nos approches ? Notre objectif à juste titre a été de sortir d'une vision dichotomique Nord-Sud pour analyser un système créateur d'inégalités et souligner la similitude des enjeux auxquels font face les producteurs de lait européens et ouest-africains. A cet égard, il nous semble que la campagne a contribué en partie à déconstruire les stéréotypes qui opposent les éleveurs belges et du Sahel ou qui prétendent que « L'Afrique dépendrait de l'Europe

## Une image dérangeante pour une réalité inacceptable

Droit de suite

Une image publiée dans le numéro de janvier-février 2021 d'*Imagine* a donné lieu à une brève évocation de la campagne « N'exportons pas nos problèmes ». Plus précisément, l'un des visuels de la campagne illustrait l'article « Stéréotypes racistes : les ONG en introspection ». Il nous semble utile de fournir quelques éléments complémentaires d'information aux lecteurs et lectrices d'*Imagine*.

La campagne « N'exportons pas nos problèmes » part d'un constat : en subventionnant la surproduction de lait, les politiques européennes favorisent les exportations à bas prix en Afrique de l'Ouest, avec des impacts dévastateurs pour les producteurs locaux. En outre, les exportations de lait en poudre sont graduellement remplacées par un mélange de poudre de lait écrémé et de matières grasses végétales, généralement de l'huile de palme. Si les éleveurs ouest-africains sont mis à rude épreuve, les éleveurs européens sont eux aussi perdants puisque le prix qu'ils reçoivent pour leur lait est inférieur au coût de production. Quelques acteurs privés s'enrichissent aux dépens d'éleveurs ouest-africains et européens, tout en vendant un produit de piètre qualité à des consommateurs peu informés. Cette situation nous semble inacceptable. Pour cette raison, nous avons décidé de lancer une campagne de mandant des changements structurels. Il ne s'agit pas de l'initiative isolée de quelques organisations européennes. Un an auparavant, en juin 2018, les principaux réseaux d'éleveurs d'Afrique de l'Ouest lançaient la campagne « Mon lait est local » dans l'objectif de sensibiliser les citoyens et les autorités à la nécessité de soutenir les filières laitières locales. Celles-ci constituent une source vitale de revenus pour un grand nombre d'habitants de la région et pourraient, en étant davantage soutenues, offrir des débouchés durables à davantage de personnes encore.

Nous avons voulu mettre l'accent sur le caractère choquant de la situation. C'est pourquoi nous avons choisi – en concertation avec nos alliés ouest-africains – de soutenir une éleveuse ouest-africaine et un éleveur européen qui subissent de plein fouet une surproduction laitière qui leur est largement imposée. L'image choisie est certes dure, mais elle évoque une réalité qui l'est plus encore. Cela étant, la question posée par l'article est pertinente : comment sortir des stéréotypes racistes et déconstruire nos approches ? Notre objectif à juste titre a été de sortir d'une vision dichotomique Nord-Sud pour analyser un système créateur d'inégalités et souligner la similitude des enjeux auxquels font face les producteurs de lait européens et ouest-africains. A cet égard, il nous semble que la campagne a contribué en partie à déconstruire les stéréotypes qui opposent les éleveurs belges et du Sahel ou qui prétendent que « L'Afrique dépendrait de l'Europe

pour éviter la famine ». La gouvernance de la campagne est aussi réfléchie en ce sens, avec le souci de suivre les priorités définies par les partenaires. Certes, c'est parfois imparfait et nous avons conscience de nos privilèges et pouvoirs organisationnels. Avec nos partenaires, nous réfléchissons à des dispositifs permettant de favoriser l'horizontalité et la prise de pouvoir des communautés avec qui nous collaborons.

Comment articuler renforcement du pouvoir politique de nos partenaires et sensibilisation en Belgique dans un narratif qui souligne la force de ces partenaires et communautés ? Ce sont des questions qui nécessitent un dialogue soutenu auquel nous participons.

Au-delà de la question de l'image, nous tenons surtout à rappeler l'existence d'un enjeu de fond. Notre campagne a permis de mettre la question sur la table lors de rencontres avec les autorités de l'UE, avec la participation active d'éleveurs ouest-africains. Nous comprenons que le visuel choisi ne fasse pas l'unanimité, mais nous tenons à rappeler que cette campagne avait pour double objectif de sensibiliser le public à cette problématique méconnue et d'inclure les autorités concernées à mettre en place des changements profonds pour que les politiques européennes ne nuisent plus à l'agriculture paysanne dans différentes régions du monde. ●

SOS Fam, Vétérinaires sans frontières, Oxfam-Solidarité, European Milk Board, Comité Français pour la Solidarité Internationale (CFSI)

WWW.KENROPTONSPANSNOPROBLEMES.ORG

Le 10 avril 2019, des représentants d'organisations d'éleveurs d'Afrique de l'Ouest participent à une action devant le siège de la Commission européenne à Bruxelles pour demander une politique laitière européenne plus juste et durable.

